

MLP 318





Imagerie Japonaise

DU MÊME AUTEUR :

Lettres à Jeanne, Bruxelles, Monnom, 1886

PROCHAINEMENT :

Les Chimères, proses lyriques

Notes et silhouettes, critiques

Bon Dieu des Gaulx, roman

JULES DESTRÉE

Transpositions

IMAGERIE JAPONAISE



Inter folia fructus

BRUXELLES
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM
RUE DE L'INDUSTRIE, 26

—
1888

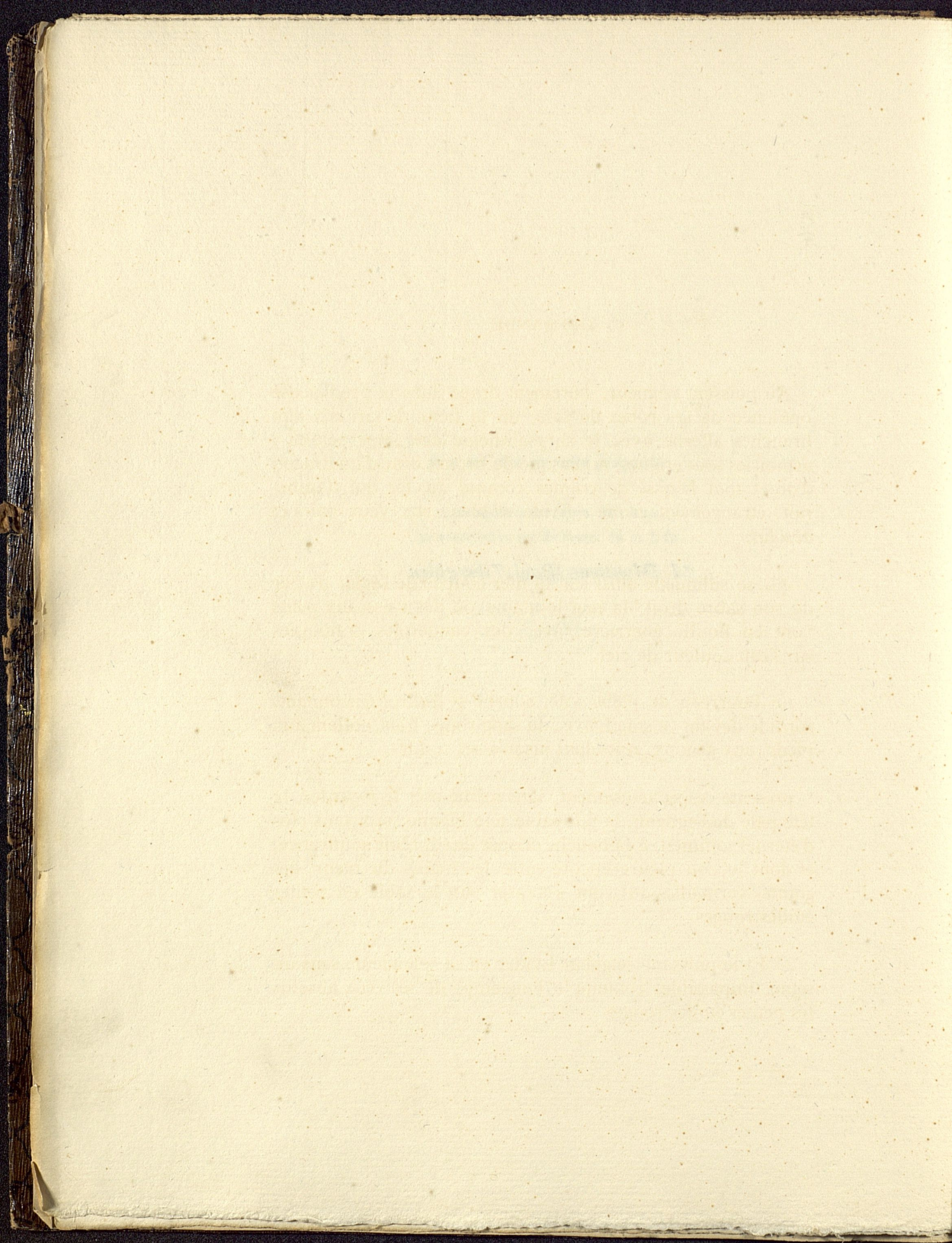
Il a été tiré de cette plaquette

10 exemplaires sur Japon, de 1 à 10
50 exemplaires sur Hollande, de 11 à 60

tous signés :

no 45 7
Jestrey

A Monsieur Paul Tiberghien



OFFRANDE

Au puissant seigneur, fièrement drapé dans la prodigieuse opulence de ses robes de soie, où la fleur de kiri aux sept branches alterne avec le chrysanthème aux seize pétales : armoiries souveraines, au casque de bronze orné d'un dragon d'or et tout hérissé de pointes comme du fer qui flambe-rait, étrangement grîmé : livide et bleu, aux yeux noirs et *absolus*,

qui se silhouette ainsi sur la mer coupée de l'éclat d'acier de son sabre droit, la mer lointaine où des vaisseaux petits vont en flotille guerrière, avec des banderoles cramoisies sur l'eau couleur de ciel,

un bourreau de plèbe vile, courbé et d'effroi frissonnant, sordide devant ce soleil, avec du sang rouge frais, collant aux pieds, aux genoux, ruisselant jusqu'à ses coudes,

présente respectueusement, sans même oser le regarder, la tête pâle de l'ennemi, la pitoyable tête blêmie, aux yeux clos d'éternel sommeil, à la bouche crispée de suprême souffrance, et dont le cou pleure encore entre les mains du tueur, des gouttes vermeilles qui vont s'écraser sur le sable en petites étoiles rouges.

— Et le puissant seigneur livide, en sa splendeur, sans un signe, impassible, contemple longtemps de ses yeux absolus les petites étoiles rouges...

MARCHAND DE JOUETS

Il va, par les chemins, errant et famélique, le pauvre marchand de jouets. Ses grossières pantoufles de sparterie découvrent ses pieds calleux, et sa mise est commune et fruste, comme ses sandales. Un capuchon de laide étoffe couvre sa tête, — car les longs soucis de la coiffure ne sont permis qu'aux riches, — et il vague par les routes, mélancolique amuseur, faisant rire des trémoussements de ses mannequins, les enfants rencontrés.

Et justement s'avance, sous les pêchers et les saules, sous les érables dont les feuilles sont pareilles à des empreintes de petites mains rouges, s'avance avec ses trois bambins, la dame opulente, dont la toilette somptueuse s'anime de coqs aux longs plumages verts dorés, et change, pâlit et se fond, par nuances insensibles, vers la traîne large, en une végétation trouble de fleurs indécises.

Le marchand a crié plus fort et ses pantins ont gambadé à casser leurs ficelles, devant les yeux étonnés et crédules des petits. Mais bientôt, détournée de ces joujoux de pauvre, leur attention distraite revient au gros crabe aux mouvements pénibles que l'un d'eux porte dans un filet, suit un papillon écarlate que leur mère éloigne d'un balancement coquet de l'éventail, et s'en va, avec lui, vers les lychnis et les glaïeuls.

Plus morne, l'ambulant amuseur soupire sous ce dédain, immobile, avant de reprendre, par les pays, la suite de ses désespoirs.

ILLUMINATION

Des rangées capricieuses de lanternes en papier rouge, se croisant, se côtoyant, enchevêtrées dans un délicieux cortège de lueurs pourpres qui montent, vers le ciel, comme de petits ballons ou processionnent, là-bas, vers l'horizon. La brise fait balancer doucement les lumières et vaciller les flammes jaunes des réverbères de pierre, au long des routes...

Dans l'incertaine clarté, des ombres, qui passent, qui vont, qui viennent, avec des rires, des chants, des bruits de fête, des danses et des gestes joyeux. Au loin, la ville, les maisons de bois, aux fenêtres éclairées desquelles aussi s'agitent des ombres turbulentes.

Autour, des pins et des cyprès aux ramures tordues et sombres, comme des réunions d'araignées; dans les feuillages, un grand Bouddha de pierre, paternel et songeur, et sur le ciel pâle, les légers nuages roses des pruniers en fleurs, le passage furtif d'une chauve-souris qui volète...

Harmonie exquise de clartés rouges et d'ombres noires, de gris et de roses, que la lune au croissant mince fauchant l'azur vint définitivement illuminer de ses rayons d'argent pensifs...

DIVINITÉS

Ce pendant qu'il traversait la cascade tapageuse, dont l'eau férocement bleue faisait un aveuglant rideau devant ses yeux, que des frissons de glace ruisselaient sur lui, et qu'il allait toujours, vaillamment, à travers le fleuve, serrant entre ses lèvres la clochette sacrée de bronze vert, il eut la stupéfiante vision d'une trinité de dieux, debout dans des vapeurs mauves au milieu des ondes.

D'abord le dieu rouge et formidable, colossal, appuyé sur un bâton tordu comme une massue et laissant flotter au vent les pans de sa robe dénouée sur des muscles de lutteur. Au centre le dieu livide de l'horreur et des épouvantes qui règne au milieu des flammes, en sa main droite l'épée à la pointe triangulaire, rayonnant, cruel et redoutable, dans un flamboiement où des becs furieux d'oiseau, et des crêtes dressées se devinaient. Enfin, la princesse pâle, potelée, toute blanche, son écharpe claquant comme une banderole de bien-venue, des anneaux d'or aux chevilles et un collier tremblant sur sa gorge, la grande fleur du lotus en main, souriante et naïve.

Le dieu rouge et le dieu livide étaient farouches comme des cauchemars ; seule, la déesse l'encourageait d'un accueil bienveillant.

LE SPECTRE

Droite, grave un peu, la jeune femme écoute l'enchanteur assis devant elle, l'évocateur des esprits de l'à-venir, à qui elle demande le secret de sa destinée. Sa toilette est coquette et simple et sa robe lilas, garnie seulement d'œillets rouges en guirlande, s'évase gracieusement sur le parquet. Derrière elle, le spectre surgit d'une mince vapeur, exhalée de la gueule d'un tigre gigantesque dont la tête, en un brouillard, menace du regard fixe de ses deux yeux énormes. La fumée rampante enlace la trop curieuse, s'élève sous ses pieds, insensiblement bleuit, devient une robe vague, une ceinture, un corps, une tête fantôme d'indicible horreur...

La poitrine découverte, d'une maigreur inouïe, étale une carcasse aux os saillants, à la peau grise et terne, recroquevillée, avec ça et là des tavelures plus noires, grouillantes, comme un squelette qui pourrirait; la face, d'où tombe un voile fané, est plus répugnante et plus épouvantable encore : le crâne pointu, couvert de longs cheveux grandis dans la tombe, le nez affaissé, la mâchoire avançant des dents branlantes, fantastiquement livide, et marquée aussi de ces effroyables meurtrissures de putréfaction, semblables à de la poussière moisissante. Les mains, rigides et tendues *vers la terre*, comme pour un ordre et une préhension...

Et les yeux féroces louchent, en un ricanement sinistre, perversément satisfait des catastrophes prochaines, louchent vers la jeune femme qui ne *l'a pas encore vu*, mais qui *le pres-*

sent, *le* redoute et *le* hait de toute son âme, et qui, fascinée déjà, sait aussi qu'elle ne pourra plus longtemps résister à l'atroce attraction de ces yeux inévitables : derrière elle, et si près, l'implacable Attendeur, de même taille et lui ressemblant un peu, oui, comme le cadavre d'une sœur, son reflet dans le Futur...

Elle va *le* regarder...

UN NID

Dans la gloire du couchant, sur une branche de pin dont le feuillage s'accuse nettement, en tous ses détails, pareil à des séries de pelotes d'épingles noires zigzaguant sur l'orange splendide du ciel, les trois petits enfoncés dans la paille de leur nid, agitent des ailes embryonnaires et ouvrent vers leur mère de petits becs gloutons. La grande cigogne, sur ses hautes pattes, comme un peu bossue, penche doucement l'élégance svelte de son long cou, avec sollicitude...

Et un instant, toute cette oisellerie se découpe, en silhouette vive, au milieu du disque empourpré du soleil.

EN MER

Les vagues de la mer olivâtre dansent au loin, très loin, jusqu'au rivage dont aucun détail ne s'aperçoit plus. La silhouette escarpée d'une montagne seule se détache sur le cercle du soleil rouge. Elles dansent, au loin, à perte de vue, à l'infini, et viennent clapoter sous les flancs du navire énorme, dont l'avant est coupé par le cadre.

Au pied du mât, en robe rose et de longues aiguilles dans les cheveux, une femme, observant avec une attention inquiète, penche son corps souple pour mieux voir, de ses yeux ardents, l'exécution silencieuse :

A la poupe, le marin au visage énergique, tatoué de rides belliqueuses et les cheveux bizarrement rassemblés en une crête guerrière, habillé d'étoffes grises aux dessins rouges, immense sur ce ciel de cendre et la mer glauque,

a jeté, sur un radeau de quelques planches, une vieille femme qui gémit et se lamente. Presque nue, entourée d'un manteau usé qu'arrachent les vagues, elle se cramponne au radeau misérable, et supplie et maudit.

Au loin, la mer infinie : l'abandon. — Nulle pitié, car le marin a silencieusement saisi, farouche et formidable, la hache colossale dont l'acier bleu scintille, et s'apprête à trancher l'amarre — espoir dernier — qui rattache au lourd vaisseau la condamnée...

A perte de vue dansent les vagues de la mer olivâtre.

SOIR

Dans le couchant rose, les énormes pivoinies rouges et jaunes assombrissent la fantaisie de leurs feuillages barbelés,

et la jeune fille pensive, aux lourds cheveux noirs transpercés d'aiguilles comme de rayons, à la bouche mignonne comme un pétale de fleur de pêcher, vêtue d'amples robes de soie que bariole un caprice charmant,

passe, rêveuse un peu, effeuillant distraitement les grandes pivoinies, l'œil fixé sur la barque, dont le mât pique le ciel, là-bas, à l'horizon, sur l'eau bleue,

tandis que, sur l'orbe blanc de la lune, se découpe un vol fuyant de grues aux longues pattes pendantes...

TEMPÊTE

Placides sous les parasols bariolés, les parasols de papier qui se déchirent et s'effondrent, comme des bolets dans les forêts, ils vont à travers l'ondée, sans trop de hâte, la marche mécanique à cause de leurs hauts souliers de bois, ils vont à travers le vent qui fouette, qui gonfle les manteaux et les agite de palpitations d'aile éperdue,

 passe un guerrier courbé sur son cheval noir qui se cabre, contre la pluie qui raye diagonalement, implacablement, le ciel tout à coup sombre, et dessine comme une immense toile d'araignée où se débattraient péniblement, avec des contorsions drôles, des insectes multicolores.

 Et par instants c'est, en tout ce désordre, le griffement orange d'un éclair qui resplendit, pareil aux pattes rouges de la bête à l'affût.

L'ENFANT MORT

Penchée vers le petit cadavre, à genoux, la mère dolente a tant sangloté, tant de larmes ont coulé sur ses joues, qu'un peu de repos lui vient à présent, un accablement morne. Elle regarde, sans plus le voir, le pauvre être cher emmailloté en ses langes, ce petit corps raidi sur qui la Paix définitive s'est posée, et qui plus jamais ne se fâchera, ne criera, ne sourira à sa mère, plus jamais !...

La douce petite figure ronde, tant de grâce poupine et de naïveté fraîche y est encore ! Et que de souvenirs s'élèvent : en un nuage vague de visions fugitives de l'autrefois, c'est tous les bonheurs à le voir vivre et tous les supplices à sa souffrance, aspects furtifs un instant revécus, illusions bénies entrevues en un rire, un battement joyeux de ses mains, certain jour, un éclair aimant de ses yeux, et sa voix câline et frêle... puis tout le défilé funèbre de l'avenir proche, le petit cercueil porté par d'autres enfants, la déchirante séparation sans remède.

Et les visions tourbillonnent et s'effacent, s'en vont avec le dernier souffle du petit mort resté épars dans le logis, s'évanouissent, retournées comme lui au pays des songes, et la pauvre mère se retrouve plus désolée dans la chambre plus froide, en face du petit cadavre qui ne renaîtra point sous ses baisers.

JEUX DE PRINCE

La bataille endiablée, le corps à corps furieux, soubresautant sur le sol, d'un soldat cuirassé de laques et de soies et d'un hideux monstre brun sale, trapu, avec de gros muscles de brute, tous deux la tête animalisée, les dents serrées et féroces, les yeux jaillissant des orbites dans l'acharnement de cette lutte sans merci — ce désordre sans nom sur la régularité du dallage blanc et bleu — enchevêtrement indiscernable de bras et de jambes, fouillis remuant de soieries rouges et vertes, de draperies déchirées, d'armures brisées !

Et c'est devant un ignoble spectateur jaunâtre, qui a l'air excessivement satisfait. Il agite les bras en signe de joie, et se démène et ouvre la bouche démesurément, pour des cris d'enthousiasme en secouant des flasques joues glabres et molles. Ses yeux grandis s'arrondissent sous la perruque noire prétentieusement ondulée qui fait ressortir l'horreur jaune de sa face.

Dans l'exubérance d'une gaieté que ce massacre fait épanouir, sa tunique a glissé et sous sa poitrine, au milieu des mille replis de son gros ventre secoué par le rire, apparaît — tatouage sans doute — une figure toute semblable à la sienne, mais plus large et plus épouvantable, menaçante et très hilare aussi...

La tenture noire du fond s'orne d'une danse effrénée de squelettes vagues, contorsionnés en poses joyeusement attentives.

LA MENDIANTE

Il revient d'un long voyage, le Samourai. C'est le soir ; et dans le crépuscule, c'est le silence qui tombe, la solitude plus sensible, l'ombre qui s'accroît. Il se hâte, et sa rêverie s'attendrit aux aimés qu'il va revoir.

Près de la rivière qui zigzague sombre et bleue, une *voix* lui a demandé l'aumône. Et cette voix plaintive et stridente venait d'une si fantastique créature qu'il s'arrêta net, le Samourai fier, involontairement la main mise sur ses sabres et le corps à demi incliné, tant cette incroyable infortune lui inspirait d'effroi et de respect.

Maigre extraordinairement, et petite et courbée, le nez, le menton, le coude accusés en arêtes aiguës, les côtes en relief, un décharnement prodigieux, les cheveux épars et sauvages, les seins froissés, toute sa chair, impudemment montrée, terreuse, violette — une pauvre l'implorait. Elle serrait sur sa poitrine un enfant presque nu dont la peau fraîche et rose rendait plus navrante et plus hideuse encore leur misère. Une courte jupe jaunâtre souillée de sang et de boue, en lambeaux, descendait sur ses jambes,

Elle geignait d'un accent lamentable et s'essuyait les yeux de ses mains anguleuses ; et pourtant, malgré son attitude prosternée et mendiante, un indéfinissable sourire flottait sur ses lèvres mauvaises et une menace grinçait en sa prière, sûre et réjouie de l'impression épouvantable qu'elle faisait à apparaître ainsi, dans l'angoisse du crépuscule, parée de ces taches étranges de pourriture et de lèpre sanglantes.

CONVERSATION

Sur la terrasse, au dessus du grand fleuve bleu, où de lointaines voiles blanches et des mâts pointus passent lentement vers l'horizon rouge, — sous l'ombrage des érables pareils aux frondaisons d'automne, des poiriers aux fleurs roses et des saules aux longues branches qui pleurent,

une jeune femme, en robe brodée de grappes mauves sur fond noir et doublée d'amaranthe, singulière élégance quasi nocturne, assise, agitant d'un geste maniéré son éventail où une pivoine pourpre éclate et qui lui cache la figure comme si elle riait, un peu confuse de ce qu'un jeune homme, debout derrière elle et légèrement courbé, vient de lui murmurer à l'oreille.

Une autre s'habille avec un caprice plus étrange encore : têtes de mort que dessine la curieuse réunion de petits chats blancs, sur violet, en sorte que la drôlerie de ces chats espiègles fait un contraste fol avec l'austérité funèbre de cette toilette. — Elle regarde, avec deux petites filles, un peintre assis sur un tapis cramoisi occupé à décorer un grand écran.

Près de lui, sur un tabouret de laque, des pots à couleur et des pinceaux. Et la soie tendue sur les baguettes de cerisier, se pare d'un aigle fier, dans l'éblouissement d'un couchant ; blanche comme l'écume est la robe damassée de l'artiste ; sa traîne se déploie semée d'algues marines, et sur les épaules, un poulpe rose ouvre son œil vitreux, tordant ses tentacules le long des manches.

Et sur le soleil enflammé, passent des canards sauvages col allongé, ailes au large, s'atténuant dans les cieus, en petits triangles frémissants.

BATAILLE D'HIVER

Par un clair matin d'hiver, alors que le sol gelé craquait sous leurs pas, que la neige, la neige, à perte de vue, étendait sa blancheur, que les branches aux feuillés toujours vertes des arbres résineux ployaient sous le poids du givre et des aiguilles de glace où le pâle soleil faisait étinceler des feux de diamants, — dans un paysage abrupt, dominé par le cône tronqué de la montagne austère, près d'une rivière gelée bordée de cyprès sombres et rabougris, et de cascades bleues aux bords figés, entre les mélèzes qui hérissent les gorges sauvages, — les deux partis se sont rencontrés et furieusement ont engagé bataille.

Les unes contre les autres, les armées se sont ruées, se sont brisées. Les flèches meurtrières ont sifflé en nuée et les aciers bleus ont lui sous le soleil. Maintenant, sur la neige flétrie, de larges mares de sang s'étendent, pourpres et visqueuses. Des blessés hurlent d'angoisse et de mourir dans cette âpre froidure; derrière la colline, une troupe vaincue disparaît, sa fuite révélée seulement par les enseignes, les drapeaux et les lances qui s'éloignent. Les vainqueurs, avec des blessures terribles, accourent, les cuirasses bossuées, le casque relevé sur des faces grimées et avec des sourcils, des moustaches et des balafres pour l'épouvante, et les piques, les hâches et les épées s'entrechoquent allègrement au dessus des mourants qu'on achève. Des nobles aux deux sabres, à l'armure merveilleusement ciselée, avec des gestes de triomphe, font cabrer leurs chevaux au muffle bleu.

L'un d'eux pourtant, désarçonné, couché dans la neige

rouge au pied d'un arbre, s'efforce d'approcher ses lèvres frémissantes d'une coupe que lui présente un soldat. Jeune et beau, le visage imberbe et gracieux comme celui d'une femme, en ses yeux vagues déjà voyant d'*autres* choses, flotte comme le regret de mourir en cette nature hostile, par ce gel dur, au milieu de ces brutes aux allures féroces.

MAUVAIS PRÉSAGE

La mort du jour a mis un peu de cendre aux foyers et toute lumière s'est pâlie. Il fait presque noir dans les jardins du temple : noir léger, vaporeux, d'une douceur infinie. Les troncs droits des arbres, gardiens bienveillants et sévères, se dressent dans l'ombre. Et la porte du lieu sacré, toute petite, s'aperçoit à peine sous la complication décorative des bois précieusement contournés.

Dans la galerie spacieuse et surplombant le parc ainsi qu'un large balcon, une femme s'est agenouillée sur l'unique banc de jonc tressé. Le silence, la paix mélancolique de ce soir l'environnent ; l'harmonie recueillie de cette obscurité de velours et de mystère.

La robe très simple et merveilleuse, s'allonge blanche, gaufrée de fleurs roses, et un double frontal d'hortensia d'argent enserme sa tempe frêle et la masse de ses cheveux noirs ; noires aussi deux petites taches au milieu du front comme celles des papillons sur leurs ailes, noirs ses sourcils peints et ses yeux relevés, noires ses dents mignonnes qui brillent en la rougeur de sa bouche pareille à un fruit.....

Que fait-elle là, la coquette attendante, par ce soir de calme et de sérénité ? Est-ce pour prier qu'elle se penche ainsi, en tressaillant aux parfums des parterres qui encensent sa beauté, tandis que la lune soulève de sa corne étincelante les gazes de l'ombre épandue ?

Et certes, ce n'était pas cette horrible vision qu'elle espérait :

une tête bouffie, ridée, poilue comme d'un vieux singe méchant, tout à coup jaillie de la petite porte entr'ouverte, avec des yeux colères, une bouche baveuse et prête à mordre, et agitant en main, avec des gestes fébriles de menace, un serpent vert à tête plate, et qui sifflait, en dardant sa langue fourchue.....

MÉDITATION

Dans le décor aux tons violents, le parquet vert comme une prairie, les cloisons jaunes comme de la paille, en un coin un écran de soie blanche sur lequel éclatent des pivoines rouges en leurs feuillages ; en un autre, des coussins, des étoffes jetées et fastueusement violettes, pourpres, bleues, — un bonze, immobile, médite.....

En vêtements blancs très simples, les mains décharnées, la face soucieuse et grave d'un vieillard, aux yeux savants et très tristes, sous des sourcils très longs qui pendent comme des moustaches, les joues et le front où sont gravés en rides les chagrins soufferts et les pensées sombres, à genoux presque, il regarde un insecte infime qui, sur le dos, se tord et se débat, les pattes frappant l'air en une gymnastique apeurée.....

Tout ce mouvement de bestiole ; pourquoi ? Et cet acharnement à vouloir Être ? Tout ce que lui ont appris, en ses études patientes les vieilles philosophies, toute l'amertume sans fin de celui qui sait, toutes les méditations anciennes ont fait sa pensée plus pénible et sa rêverie plus sombre, mais il est incertain encore, le vieillard, et se penche pour deviner plus loin, vers ce rien qui se débat, interdit devant l'impénétrable mystère de la vie.....

SUR LES TOITS

A la maison de jeu où il a risqué son bien à l'étourdie, la fortune lui fut contraire; sans scrupule, il voulut forcer le sort, et sa ruse dévoilée, devant les indignations et les colères, le voici qui se sauve par les toits. La lune au ciel se voile d'un nuage noir et les maisons voisines, le village se reconnaissent à des ombres plus denses. Un cèdre à la vaste ramure a permis au fugitif d'atteindre le toit de tuiles, mais de tous côtés, les longues échelles en bambou vert, aux montants fixés par des cordelettes de soie, amènent des ennemis rageurs, des policiers qui se glissent pour le saisir, et il doit bien engager la lutte, sans espoir.

C'est, dans le calme nocturne, une soudaine explosion de clameurs sauvages, de défis et de blasphèmes. Un des agresseurs est renversé et, jambes en l'air, roule dans le vide. Un autre a rampé et tout à coup aperçu, fut saisi par le malheureux qui l'étrangle en son coude, et hagard, furieux, brandit son sabre vers les autres, les vêtements déchirés.

Et, dans la nuit, sa jambe nue apparaît très blanche sur le toit noir.

APPARITION

Dans le désordre des meubles renversés, le guerrier lève son sabre pour percer le serpent monstre à tête large et plate avec lequel il a longtemps lutté, et dressé vengeur au dessus de la bête vaincue,....

des flammes brillent dans l'obscurité et sur la cloison, très vague, se dessine la forme longue et svelte d'un corps de femme d'où vient toute lumière à cette scène.

Très pâle, blessée au cou, avec du sang qui a ruisselé sur sa poitrine, très belle avec une expression ineffable de douceur et de mansuétude, surtout évocatrice d'événements mystérieux, lugubres, *qui ont été*, d'un passé qui a besoin de pardon, elle se courbe, comme une fleur, vers le guerrier et lui tend la main d'un geste équivoque, où il y a de la menace et de l'amour.....

L'ENVOYÉ

Ridicule et majestueux en ses vêtements d'apparat, son manteau noir aux plis roides sur sa robe violette où des fougères d'argent étalent en broderies savantes leurs arborescences délicates, sa robe qui s'achève en traîne fastueuse aux tons pâlissants, massive comme la queue d'un homard,

grave, il s'avance, la main sur ses sabres et tout à l'orgueil de sa mission,

quand, à côté de lui, derrière lui, la draperie s'entr'ouvre pour un abject diable rouge, aux yeux jaunes, nu, trapu, poilu, qui ricane et suit l'envoyé d'un regard féroce, comme certain d'une imminente catastrophe.

DANS LA FORÊT

Cette nuit, la forêt s'emplit du fracas et du précipitement de fuites vertigineuses. C'est, au travers des arbres noirs, une course éperdue d'enfants, de femmes et de guerriers. Sur une éminence, debout et protecteur, le vieux chef cuirassé de lamelles vertes, appuyé sur sa lance, visage découvert, regarde de ses yeux perçants l'indécision des formes qui se hâtent dans l'obscurité. Vers lui monte un concert de sanglots et de prières et les femmes se traînent à ses genoux, courbent leurs têtes, s'accrochent à sa ceinture, comme un noyé au rivage...

D'un geste paternel il les rassure, il leur promet ce secours imploré, et son œil vigilant épie les mouvements lointains des bois, — car d'autres, et d'autres, à mi-corps ou la tête seulement apparue, rampent vers lui, s'élèvent de l'abîme sombre des feuillages, et c'est une marée de figures frêles, épouvantées, blanches et vagues qui supplient ! Plus loin, d'autres soldats recueillent de nouvelles fugitives et d'autres partent avec des torches qui, sous le vent, s'agitent dans la nuit comme des chevelures rouges. Et là-bas, là-bas à l'horizon violâtre, on aperçoit d'incertaines faces grimaçantes de sorcières et des reflets enflammés comme si des villages entiers flambaient.

En cette tempête d'effroi, le vieux Chef, seul, reste calme.

MARTYRE

Bras liés pour un supplice inconnu, très pâle, livide, ses longs cheveux noirs dénoués et ruisselants comme un manteau, en longue robe noire doublée de rouge, au bas de laquelle des soucis et des scabieuses fleurissent en des feuillages élancés, les lèvres bleuies, les yeux désespérément ouverts, elle est soulevée, pendue peut-être, au dessus d'une caisse informe.

Et l'acier bleu d'un sabre horizontal la menace.

LA PRINCESSE

Droite entre les troncs élancés des palmiers, elle tient, la princesse étrange, en une de ses mains suspendue, une tête sinistrement coupée, yeux clos sous les longs cheveux bouclés, lèvres bleues relevées sur les dents en un épouvantable rire et toute éclaboussée de sang rouge, de sang épais qui colle dans les cheveux, qui suinte du cou lamentable et dégoutte sur le sol, en mares brunâtres et visqueuses.

Sa main fière, sa main petite soulève avec négligence l'horrible trophée et l'autre main aux doigts minces, au bout d'un bras gracile et fluët, dont des bracelets encerclent la frêle chair blanche, se tend vers deux autres têtes pareilles : sinistrement coupées et grimaçantes, cheveux longs, bouclés, lividité de faces, balafres vermeilles et sang gluant.

Et elle est vraiment étrange, la petite princesse et comme d'un autre temps, d'une époque de rêve, lointaine : indoue, persane peut-être ! et si dédaigneusement calme au milieu de ce carnage. Coiffure bizarre : roses et feuillages emmêlés par des chaînes de corail et de jade en des cheveux échafaudés avec une complication minutieuse sur un front bas, un profil net, dur et volontaire, d'inquiétante beauté pourtant, l'œil petit sous un sourcil long, le nez impérieux, la bouche cruelle dont la lèvre supérieure un peu avance, le cou très mince, la poitrine mi-découverte, garçonnière, et un collier de jade, de corail et de soies vertes comme ceux dans la chevelure, comme les singuliers bijoux qui pendent à sa ceinture en plusieurs rangs de breloques où des pierres précieuses fulgurent entre des anneaux d'or.

Ainsi silhouettée sur les fonds sombres, droite et méprisante sous la nuit des palmiers, à quoi rêve-t-elle ainsi ? Et que veut dire son sourire ambigu ? A quelle effroyable légende de sang et d'amour, fait-elle songer, l'énigmatique princesse, la courtisane à l'afféterie rouge ?

OBSÉQUIEUSEMENT

Etendu sur des coussins, énorme et lassé, — derrière lui trois jeunes femmes pâles, craintives et silencieuses, le gros seigneur tranquillement digère, l'œil attendri, indifférent aux gibiers délicats qui fument dans la porcelaine bleue,

indifférent à la mélopée qui, sans le vouloir, se plaint et se lamente et lui parlerait (s'il pouvait les entendre) de très mélancoliques choses, à la mélopée de la biva monotone et de la petite chanteuse,

et s'approche alors du gros seigneur, obséquieusement, l'ignoble petit monstre femelle de la légende, courbée sous un ballot vert empli de péchés et de hontes, vêtue en pauvre, mais laissant voir sous ses manches, des pattes de bêtes griffues et velues, et sous sa coiffe, sa nauséabonde face de sarigue, avec des yeux cyniquement malins et une gueule qui s'efforce à un sourire complaisant...

DUEL

Pour mieux se massacrer, ils ont dépouillé tous deux leur casque et leur cuirasse, ne gardant que des sabres courts comme des poignards pour ce duel à mort. Après des efforts au paroxysme et des blessures terrifiantes, voici l'un d'eux tombé, brandissant encore son arme rouge, ses mains rouges qui font sur le sol et le corps de l'ennemi des empreintes étoilées. Autour d'eux, une mare vermeille a noyé les nattes de jonc et les étoffes lacérées.

Vociférations, grincements de dents, jambes battant l'air, soubresauts désespérés, malgré la résistance suprême, le vainqueur a mis le genou sur la poitrine du terrassé.

Et d'un geste furieux, brusquement, il se relève en triomphe, arrachant par un seul coup de son couteau de boucher, arrachant la chevelure et la peau de la face, dépouille hurlante et sanglante, sous laquelle, en la plaie ruisselante et rouge, les globes blancs des yeux à demi enlevés de leurs orbites, se tordent avec un regard qui fait mal...

PROMENADE

La jonque à proue recourbée en bec d'oiseau fier, s'avance mollement dans l'air clair, sur l'onde bleue ensoleillée. A travers l'eau limpide, on voit les corps blancs des nageurs et, du bateau, des filles, pour s'amuser, leur jettent des fruits mûrs. Au loin, les arbres verts, parfois blancs de fleurs et pareils à de grands bouquets, chantent la chanson de la jeunesse et du printemps revenu. Et c'est aussi cette chanson qu'exalte la jonque pavoisée.

Des oriflammes claquent dans le vent, des étendards joyeux et des lanternes versicolores se balancent aux cordages. En bas, au ras de l'eau bleue, des soldats bruyants ont dégrafé leurs cuirasses vertes pour mieux rire et boire et agitent leurs lances dans le soleil. En haut, dans la petite chambre où les stores rouges apaisent l'ardeur de la lumière, ce sont des jeux et des fumeries, parmi des femmes coquettement attifées, en robes éclatantes aux voyantes broderies : papillons blancs sur fond noir, dragons verts enroulés autour des épaules, poissons inconnus évoluant avec grâce, des fougères fragiles, animaux et fleurs imprévus, toute une collection brillante et factice qui s'anime et chatoie à leurs moindres mouvements. Elles boivent dans de fines coupes de porcelaine et deux d'entre elles s'accompagnent pour chanter de la guitare à trois cordes.

Et la jonque pavoisée passe, dans le soleil et les fleurs, sur l'onde bleue, emportant toute cette fête tapageuse dont un écho mélancolique répète ce lambeau de chanson : Peut-être oublierons-nous que les fleurs se fanent !

OBSESSION

Dans sa fuite, le meurtrier s'est senti poursuivi. Il a entendu, troublant le silence vaste de la nuit, son cœur battre sourdement comme un galop lointain et pendant qu'il se hâtait, sans but, de fièvre étourdi, au milieu des pruniers roses, des azalées et des jardins en fleurs, berçant leurs parfums en ce printemps nocturne, il lui a semblé qu'un adversaire noir lui barrait le chemin.

Eperdu, il a tiré son sabre que du sang tache encore, et l'agresseur aussi brandit un sabre énorme. — Silencieusement. Dans les cieux plus clairs, la lune blanche s'élevait avec une majesté lente.

Désespérément, il a frappé, il s'est acharné sur cet étrange ennemi taciturne qui se dérobe, si preste, et sans cesse le menace de grands gestes furieux. Il a frappé les branches des arbres et les feuilles nouvelles ; et sur lui sont tombées, en pluie parfumée, les fleurs fraîches et roses.

Il s'épuise dans cette lutte sans fin, défaille de rage devant cet invincible qui le raille et d'épouvante devant ce danger qui l'opprime, et vaincu, mourant, sous les pétales légers qui tourbillonnent comme de petits cœurs roses, il tombe...

Et le vainqueur avec lui, disparu sous la Lune plus blanche et plus claire, car c'est son ombre même qui l'a châtié, dans la solitude de la nuit silencieuse.

INTÉRIEUR

Le maître vient de rentrer et s'est assis sur les nattes de jonc du parquet. Respectueusement sa femme a pris les deux sabres dans les morceaux de soie consacrés et sur le portesabre de laque, a déposé ces lames vénérables, héritage des ancêtres, chefs-d'œuvre d'artistes célèbres, gardiennes de l'honneur.

Auprès de son mari, qui sans parole contemple le dessin des cloisons fragiles et s'attarde distraitement au décor familial d'iris à fleurs violettes et aux feuilles droites comme des glaives, la femme a poussé la petite table brune sur laquelle, en un plat de porcelaine, s'étale entier un grand poisson rouge et d'autres mets soigneusement préparés ; mais, sur un geste de refus, elle cherche dans la boîte à fumer aux fleurs d'or l'opium et la pipe minuscule, et les lui présente, en servante soumise, en attendant qu'il lui parle.

Et pour son retour souhaité, elle a mis de radieux atours : six longues épingles de corne jaune s'enfoncent en ses cheveux noirs, minutieusement rangés, et, sur sa robe, au milieu, de feuillage de mélèzes, un héron s'envole, ailes déployées. Ce pendant que, sur sa large traîne, rampe une tortue à tête de dragon verdâtre et lançant des rayons dans le flamboiement pourpre et mauve de ce bariolage fantasque.

Pour la remercier, le Maître sourit.

PAR LES AIRS

Par les airs emportés, très vite vont les Dieux de Prospérité. Sous leurs coursiers sacrés, très bas, très loin, les sommets des montagnes et les cimes des arbres...

C'est le Dieu du Bonheur au crâne allongé en tour, rêveur et très vieux, qui sourit dans sa barbe blanche, s'appuie d'une main sur un bâton noueux d'infatigable pèlerin, et de l'autre tient, comme pour l'offrir, un manuscrit mystérieusement roulé dont peu connaissent les caractères. Debout, en vêtements humbles, il va sur la carapace de la tortue brune à la crinière qui flotte au vent.

C'est la Déesse de l'Art, couverte de ses massifs cheveux noirs, si belle et splendidement parée de soies d'or doublées de pourpre, tenant, en ses deux mains, devant sa bouche, la flûte en boule aux onze roseaux, assise, calme sur un dragon fantastique qui tord dans l'azur son long corps noir aux écailles cliquetantes, au ventre d'anneaux roses, et piaffe de ses quatre pattes courtes étalées en griffes d'acier, et redresse superbement sa tête cornue, hérissée de piquants, ses yeux féroces, sa gueule rouge entourée de barbillons pareils à des banderoles.

Sur leurs coursiers sacrés, les Dieux de Prospérité vont par les airs, très vite.

GUET-APENS

Paysage de nuit : les monticules avec des buissons, des pins dressés, dans l'ombre, et la blancheur vague d'une rivière au loin, rayée des épis, des graminées et des joncs rigides.

Derrière le tronc tourmenté d'un arbre centenaire, pieds nus, au guet, retenant son souffle et serrant nerveusement entre les dents un couteau à lame courte, un des bandits se cache, prêt à bondir, alors que le complice tout droit, blanc dans le noir et grandi sur ses socques de bois, surgit tout à coup devant le marchand attardé, tendant en avant la lanterne de papier.

Le voyageur, sa balle au dos, ne sachant encore ce que signifie cette rencontre, a résolument tiré son épée, décidé à la résistance. — Et sa jeune femme tremble dans la chaise que les porteurs ont abandonnée.

CELLE QUI REVIENT

La grande lanterne ovale frémit légèrement ; pâlisent les clochettes des campanules lilas et les touffes de chrysanthèmes jaunes en des herbes vertes qui la décorent, et l'on dirait que sa lumière vacille et va s'éteindre. Le feu allumé devant le guerrier solitaire qui veille par cette nuit, jette des lueurs plus hautes et ses flammes s'allongent et se démènent, avec des brusqueries d'éclat et d'obscurité pénibles. Aux murs, de grandes ombres dansent avec des mouvements inquiétants dans les coins sombres.

Et la lanterne frissonne plus fort ; le gland de soie rouge s'agite ; les clochettes des campanules et les touffes des chrysanthèmes se déchirent pour laisser passer une fumée grise qui tourbillonne, s'élève, et redescend, allongée, ainsi qu'un linceul déployé, vers le guerrier soucieux. Et le foyer jette un éclat furtif et une bouffée de flamme monte et plane, comme un feu follet, au dessus de celle qui revient.

Car issue du nuage de fumée, une femme a montré sa tête avec le mouvement d'un serpent qui se redresse, et ses mains jointes sous la lividité de sa face. Les lèvres noires, les dents proéminentes, du sang à la gorge, les pommettes saillantes sous sa chair séchée, et des yeux noirs fixes, vivants et affreusement tristes en cette face bleuie, qui s'encadre de cheveux sales, très rares, comme teigneux. Et l'expression ambiguë de sa figure immobile est si mêlée de cruauté, de reproche et de piété, qu'elle angoisse, immensément !

LE PÊCHEUR

Dans le noir, il s'avance, vers la prairie, vers le marais, vers la rivière on ne sait !... Là-bas, c'est le brouillard incertain des crépuscules, des vapeurs d'un gris très doux, et là-bas, tout là-bas, plus de noir, et un cône dépointé, c'est la montagne Fuji.

Pieds nus et simplement vêtu d'étoffes humbles, autour des reins nouées, le Pêcheur avance avec précaution, les mains en avant, l'œil perdu dans ce noir, avec la crainte de s'égarer et comme un respect du silence auguste de la nuit. Du bout d'un roseau, il écarte les graminées folles et les joncs élancés qui ont des lignes cassées de pattes d'insectes, il avance, puis s'arrête, pour écouter, pour voir.

Rien... mais devant lui, tout près, très loin, dans le gris doux vague de la nuit, roses, violets, mauves, blancs, changeants, fuyants, les feux follets dansent...

ENFER

Des morts échappés de leurs suaires, décharnés et quasi squelettes, verdâtres et jaunâtres, s'enfuient avec des gestes d'épouvante de l'horrible lieu de supplice et des diables affreux les pourchassent et les ramènent à leur destin : nus, ces infernaux, bleus et rouges, ils ont des corps trapus où les muscles s'indiquent en masses puissantes, et des faces féroces de bête hargneuse, aux yeux ronds et méchants, à la bouche haineuse et garnie de crocs, au muffle stupide ; certains, dans leurs cheveux crépus, ont le front bas armé de cornes pointues.

Et ils saisissent, avec la brutalité d'ouvriers vigoureux, les pauvres morts suppliants pour les enfoncer dans un énorme mortier où d'inexorables pilons les meurtrissent en saignante bouillie ou bien ils les écrasent sous un vaste quartier de roc sur lequel ils trépignent rageusement, et l'on voit le sang gicler, des bras qui se tordent et des pieds crispés, des faces convulsées, pitoyables, aux cris affreux, aux regards de damnés.

Mais les démons ne voient rien, n'écoutent rien, et avec l'implacable indifférence de tâcherons qui accomplissent un labeur formidable confié à leur robustesse sauvage, continuent à piler sans relâche dans le gigantesque mortier, à broyer sans trêve sous la pesante dalle, toute la hurlante et vicieuse humanité.

DÉESSE DE LA LITTÉRATURE

Nimbée d'or vermeil comme si, derrière sa tête auguste, le soleil épanchait les trésors de son sang lumineux, la Déesse en ses parures splendides, apparaît dans un éblouissement solennel.....

Des tons chauds d'incendie, les rouges profonds de l'automne, enthousiasment sa robe, et au milieu des gerbes de pierres précieuses, la symbolique fleur du Lotus y fleurit en soies blanches.

Sur sa poitrine scintillent des bijoux fabuleux, et sa main droite tient, comme une fleur, un sceptre de jade translucide ciselé et damasquiné d'or.

L'autre main frêle s'abaisse pour une caresse familière, sur la crinière d'un lion soumis, plein de colères intrépides et de force superbe, aux yeux étincelants.

Et sa tête d'enfant qui songe penche vers nous l'ivoire de son front poli, dôme rayonnant où dorment les pensées et d'où descendent vers nous les verbes radieux et les vibrantes harmonies, quand elle nous exauce!

D'autres Transpositions suivront, d'après des maîtres primitifs ou des modernes, et aussi d'après des musiques; égoïste collection de reflets et de souvenirs d'art, que des notes critiques devront, parallèlement expliquer et compléter.

TABLE

	PAGES		PAGES
Offrande	7	Sur les Toits	26
Marchand de Jouets	8	Apparition	27
Illumination	9	L'Envoyé	28
Divinités	10	Dans la Forêt	29
Le Spectre	11	Martyre.	30
Un Nid	13	La Princesse	31
En Mer	14	Obséquieusement.	33
Soir	15	Duel.	34
Tempête	16	Promenade.	35
L'Enfant Mort	17	Obsession	36
Jeux de Prince.	18	Intérieur	37
La Mendiante.	19	Par les Airs	38
Conservation	20	Guet-Apens	39
Bataille d'Hiver	21	Celle qui Revient.	40
Mauvais Présage	23	Le Pêcheur.	41
Méditation	25	Enfer	42
Déesse de la Littérature		43	

